

## Le temps fantôme

André Brochu

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (2012). Le temps fantôme. *Moebius*, (132), 17–20.

# ANDRÉ BROCHU

## *Le temps fantôme*

*Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est...*

Considérer l'hiver  
l'envisager dévisager

face de pays mort  
butte blanche stérile avec  
ses rennes  
ses batraciens patibulaires  
congelés droits debout dans l'étang  
et le fantôme

fantôme bleu de nos douleurs

fantôme pendu aux poulies  
parmi les rages militaires  
les étoiles les accessits

nous avons bien mérité de cette maudite  
patrie salope drapée  
dans les hauts fûts de décembre

nous avons certainement  
bien mérité du présent  
qu'on écharpe à coups de dents  
le froid est ulcérant  
les ivresses hiémales  
nous malaxent sous leurs cristaux  
pâles corpus  
nous frottent de neiges aiguës

le froid est ulcérant ma vie  
me le rend au centuple  
ma vie me scie en quatre émois

\*

Premier émoi : pas de quartier  
pour l'autosuggestion à spasme  
je suis capable de nuances  
entre les vitesses du pire  
et l'on m'a vu filer grand train  
au bout de la terreur  
celle qui serre au poing vos libertés  
et vous laisse infiniment dépouillés  
dans vos voies d'âmes imbéciles  
voilà voilà un coup de détresse  
parmi les malchances du cœur

\*

Deuxième émoi : il gratte au ras  
de la torpeur entre les petits supplices  
après un brasier de silences  
j'ai vécu pis  
que l'agonie  
le ciel chancelait  
au-dessus de nos têtes  
bien découpées dans la lumière glabre du crépuscule  
nous étions plusieurs à mourir  
fous de rire et de frissons  
je m'accrochais à leurs chances d'éternité  
ils éjectaient des soupirs flambants comme des laves  
tous ensemble nous conjurions les affres de l'époque

\*

Le troisième émoi est un retour aux sources  
de l'été mêlées aux ombres charbonneuses  
de la saison morte et blanche  
car la lumière gît au creux de l'astre désolé  
qui s'était appesanti sur nos vies

trop crues trop vraisemblables  
nous avons acquis l'éprouvante habitude de l'hiver  
qui nous menait pareils aux rennes abattus  
aux batraciens saisis dans l'eau de pierre  
et voilà qu'un rayon vient réclamer notre souffle  
et proclamer après tout – après tout – le printemps  
germe de l'été chaud qu'il nous faudra assumer sans réserve  
voilà ce qu'est la douce prétention  
passer l'hiver pour ne plus trépasser  
pour appliquer sur nos visages la tendre grimace de l'été

\*

Quatrième et ultime

émoi :

il n'y a plus de saison sur la terre  
l'hiver a disparu entre les horizons  
son profil de géant recru de neiges mortes  
laisse le souvenir d'un éclat fossoyé  
il a étreint dans ses muscles de foudre  
nos lents espoirs inconsolés

où est maintenant cet hiver sans substance  
que nous avons vécu les yeux fermés  
comme une pâle existence qui dure  
tout juste le temps d'ajuster nos rôles  
à l'impossible immensité

\*

Pour la souffrance il faut repasser  
nous sommes incapables de tout  
de rage comme de bonheur ou d'éclat  
nous avons laissé nos dieux s'estomper entre les brumes  
et cargué les neiges pour les départs toujours à remettre  
il y aura un envol définitif  
dans la pénombre d'un jour prochain  
et ce sera l'hiver à passer dans la plus terrible absence  
sans amour sans douceur sans pitié qui larmoie  
sans toi – elle! – sans ton étoile nue  
l'hiver comme un pauvre mot dépourvu

de chair et d'âme  
j'entrerai dans une mort trop douce  
un décembre au cœur indifférent  
une saison sans elle – toi! – qui est toute ma joie.